

Les grandes figures combières d'autrefois – 89 – Emile Rochat dit Femil, de la grande famille des Pantalons (1884-1964 ou 1965)¹

Sa trajectoire dans le cadre de la famille Pantalon est des plus simples. On la retrouvera en partie sous les nos 87 et 88 de cette série.

Emile Rochat nous intéresse malgré la modestie de sa carrière. Il fut tout de même l'un des premiers au village à posséder un appareil photographique (qui du père ou du fils fut à l'origine de cet achat, cela reste la question), celui-ci lui ayant permis, d'une part de « croquer » quelques belles scènes de famille, d'autre part de fixer un peu de la vie de ce village à la fin du XIXe siècle, mais surtout au début du XXe. On aura découvert quelques-unes de ces photos plus haut.

Emile Rochat, que l'on surnommait avec quelque esprit de dérision Femil, est né en 1884, avant dernier d'une famille de sept enfants, fils de Louis Rochat Pantalon et de Jenny Rochat, originaire du Pont.

Emile Rochat ne se lancera dans aucune carrière professionnelle digne de ce nom. Il se contentera, accompagné longtemps par son père Louis, sur le tard uniquement par sa sœur Jeanne, de mener le petit train de campagne qu'il abandonnera de manière définitive dans les années cinquante. Il a alors passé la soixantaine, et comme les économies traditionnelles de la famille Pantalon ont fondu comme neige au soleil, il se trouve dans l'obligation de vendre le domaine parcelle après parcelle pour subsister.

C'est la fin d'une entreprise familiale de plus d'un siècle et demi.

C'est une existence somme toute d'une banalité désespérante. Quelques photos malgré tout témoigneront de quelques épisodes un peu plus marquants de cette carrière véritablement modeste.

On comprendra, par le texte souvenir placé au terme de cette modeste évocation, somme toute pourquoi Emile feu Charles, comme l'appelait parfois mon père non sans ironie, nous tient tellement à cœur malgré sa trajectoire si ordinaire.

¹ Pas de tombe apparemment au cimetière et aucune note nous permettant de situer avec précision ce décès.



L'Emile à la bicyclette, et pas un vélo de rien, crénom, mais une superbe machine avec laquelle vous faites le tour de la Vallée en un rien de temps, et même avec les routes de l'époque.



Travaux de déchargement à la gare de Vallorbe alors qu'Emile est mobilisé en mai 1915. L'une de ces cartes postales est envoyée à Mr. Louis rochat, Vers l'Eglise, les Charbonnières.

Vallorbe, le 29 mai 1915

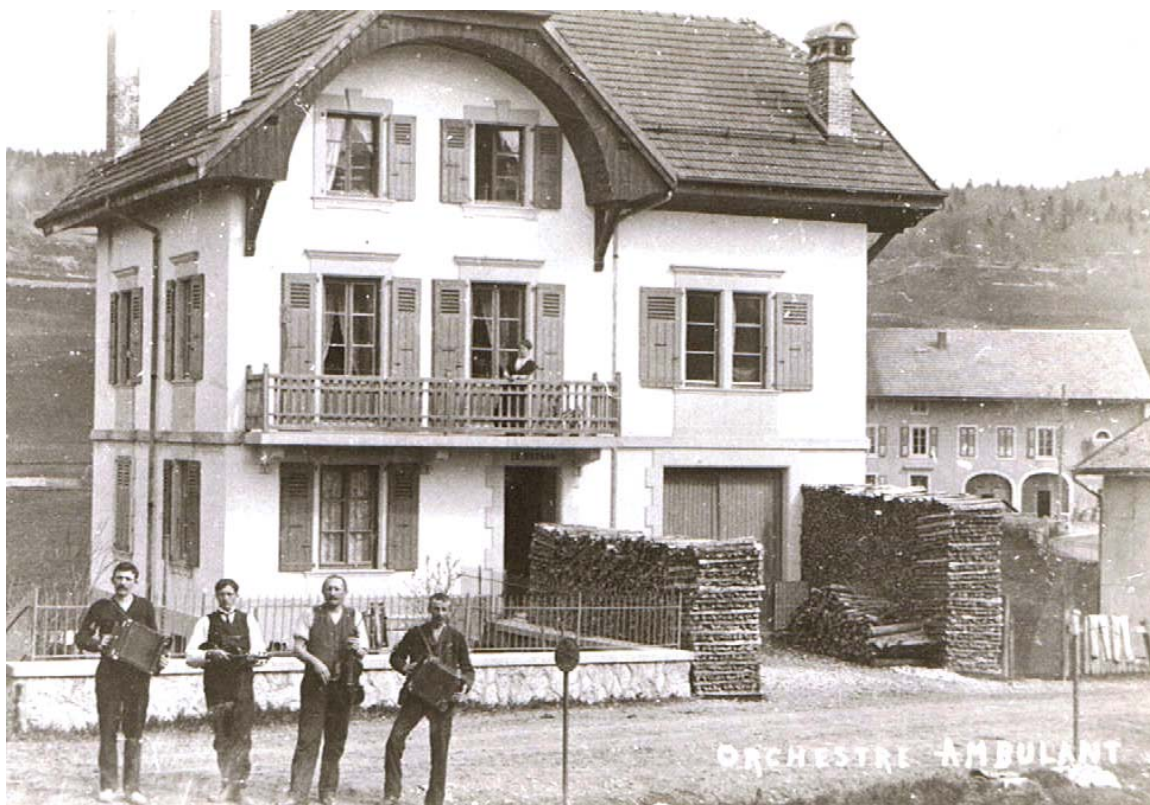
Voici les personnes de ma section qui travaillent avec moi. Nous sommes 4 sections. Ce travail est encore assez pénible, mais je pense que ce ne sera pas pour longtemps ; nous mettons le blé en plusieurs places ; nous en mettons devant la gare, sur le quai.

Salutations à tous.

E.

On remarquera que les sacs sont énormes et doivent peser les 100 kg. On ne ménageait pas les hommes, en ce temps-là. Question d'habitude, dirons certains. Le temps des sacs de 25 kg sera tout de même long à venir.





Emile est à droite. Photographe, accordéoniste, il n'était pas sans talents, loin de là. Simplement qu'il se laissait un peu trop vivre ! La maison de l'arrière-plan est le Bugnon, située en face du Vieux-Cabaret, de l'autre côté de la route. Ce doit être du temps de Gisclon, boulanger du village, ce qui explique les énormes tâches de bois destiné au four. Car il se trouve que le Bugnon, maison moderne pour l'époque, possédait déjà le chauffage central dans les années vingt.



Nous ignorons à quelle âge les militaires terminaient leur cours autrefois. Mais si c'était à cinquante ans ainsi que ce fut le cas plus tard, et qu'Emile a cet âge-là sur la photo, on peut dire qu'il est déjà joliment chapuisé, avec un regard d'une grande tristesse, celui-ci étant comme le résumé de toute sa carrière. Reste la possibilité qu'il ait endossé ses vieux habits militaires pour faire une dernière photo dans cette tenue. Dans tous les cas, notre homme a fait son devoir, qu'il a fait honneur à sa patrie, disait-on dans le temps.



On quitte Emile sur cette dernière photo, personnage à peine plus apaisé que lors du précédent cliché.

Ma rencontre avec Emile dit Femil – écrit vers 1990 -

Je coupe le bois à Emile. Y en a pas trente-six d'Emile au village. Le nôtre, dit Femil, du Vieux Cabaret situé à deux pas de chez nous, un peu en dessous du collège de la cours duquel nous envoyions au temps d'école primaire des matoles contre sa grande façade de vent, avec ses carrés d'éternit beige disposés en losange.

J'aime cette maison. L'attirait de l'ancien. Avec son long corridor et sa paroi de planches, à gauche en entrant, derrière laquelle est la grange.

Un jour il me demande, l'Emile, à la laiterie où il vient acheter son lait et son beurre et faire la causette avec mon père:

- Tu ne voudrais pas me couper mon bois ?

Emile, de l'aquet, il y longtemps qu'il n'en a plus. Il se laisse aller. Il est en fin de pente. Il a vendu la plupart de ses champs. On se demande des fois si la maison ne va pas y passer. J'accepte. Mais je ne veux pas d'argent. Je préfère une antiquité.

Et je pense aussitôt à sa longue-vue. Objet mythique de la maison. Plus qu'une légende, une réalité. Elle apparaît souvent à la fenêtre du côté du Crêt du Puits, au premier étage. Une véritable lance de pompier, un tromblon, avec des reflets de soleil sur le verre ou sur une partie de métal. Elle est coincée entre le guichet de la fenêtre et le cadre. Elle nous apparaît un peu sans^{l'oe} personne ne soit derrière, tant elle est longue, tirée à son maximum. Mais il y

a bien là Femil, dans la pièce, le salon du premier étage, l'oeil collé au petit bout qui ~~ausculte~~ ausculte les gens du village, ceux en particulier qui, descendus du train, regagnent les maisons par le crêt de la gare. Enfoui en sa tanière de vieux garçon, mais néanmoins intéressé à son village et à sa population. Le désir de savoir. Plus encore le plaisir d'observer sans être vu. On ne sait pas s'il reconnaît vraiment les gens de cette manière, placé qu'il est à cinq cents mètres de l'objectif. Une occupation régulière cependant. Ça lui fait de petites récréations dans ses journées toutes pareilles, ternes et grises, sans relief. D'autant plus que maintenant sa soeur, la Jeanne, décédée depuis peu, n'est plus là pour lui tenir compagnie et lui faire la conversation dans la vieille cuisine sombre. Elle est morte dans l'indifférence, desséchée au maximum, avec des yeux profondément enfoncés dans des orbites cernées de noir. Une pauvre femme. Pourtant si belle fille autrefois, en sa jeunesse. Hélas, tout passe, tout lasse, et la beauté des vingt ans fiche le camp aussi sûrement que passent les années.

Tiens, la fenêtre s'est entr'ouverte. Cette fois-ci du côté de vent, toujours à l'étage. Encore Femil fils de Louis qui zieute. Probable qu'il s'est fixé une nouvelle fois sur les élèves de l'école jouant dans la cour. Ou sur une nouvelle remplaçante, fraîche et jolie, dont un pull de laine moule agréablement la jolie poitrine, qui est sur le perron à discuter avec le régent. Sacrée vieille canaille de Femil, plus que ça, la vue de la jeunesse, pour lui réchauffer le sang!

Pour l'heure, pour lui réchauffer sa cuisine quand viendront les journées d'hiver, je lui coupe son bois. On s'est mis d'accord sur le salaire après de longs conciliabules. Il me donnera une longue-vue, oh! pas celle qui lui sert, son canon de huit dont il a un besoin primordial, source de ses derniers et voluptueux plaisirs, plus sûr lien qu'il lui reste d'avec toutes les gens du village, une petite, qu'il tient en réserve, me dit-il, au galetas.

Le bois a été scié par Jean-Jean. Les billots s'entassent au fond de sa grange. Des plots courts, pour ces vieux fourneaux qui n'ont point de profondeur. Combien de coupes au

mètre ? Trois, quatre... Quatre sûrement, ce qui vous fait cinq morceaux par bille. Presque de la chaplure. Petit foyer pour grande maison bien trop vaste pour lui. Mais quoi, il ne va pas la vendre. Pour quelles raisons ? Et pour aller où ? Il n'y a qu'aux Charbonnières où il est à l'aise. Une maison pour des familles de huit à dix comme ça été le cas pour son père Charles-Louis, directeur de la Lyre, une société de chant dont plus personne ici ne se souvient. Que moi pour ramener des vieilleries de la sorte. Et pourtant ce n'est pas si vieux, un siècle à peine, un clin d'oeil dans l'histoire du monde.

Charles-Louis Roachat dit Louis Pantalon. Père de sept enfants, quatre garçons et trois filles. Famille heureuse. Force du nombre. Et pourtant, même les plus fortes générations finissent par péricliter. Et la fortune tout pareil. Ça ne dure jamais longtemps. Deux ou trois héritiers sont économes. Le quatrième soudain est là pour vous ruper le tout. De mauvais placements, le jeu, les femmes par Lau-sanne ou Genève, ou simplement petit à petit, au bistrot du village, dans le coin des habitués.

- Germaine, s'il vous plaît, vous pourriez rapporter une bière ? Un pastis, un coup de blanc. C'est la septième commande de la soirée. Et la soif n'est pas encore éteinte. Noyer sa vie, noyer le monde. Il y a tellement de choses à noyer dans une existence. Tousse, toussse. La fumée en plus. Question de conversation, faut pas trop chercher. Tu fais ou refais le monde à ta manière. Tu critiques les municipaux et les fils à Gaston qui ont fauché le champ du grand Pisome sans rien dire à personne!

Le bois sent bon au fond de la grange. Il se fend bien. Si court, même avec les noeuds, pas de problèmes. Pure rigolade. Tu le fendrai presque avec un canif, ce bois. La porte de grange est grande ouverte. C'est la fin de l'été, pas tout à fait déjà l'automne. Les regains sont faits. L'herbe repousse pour les vaches qui vont descendre des chalets dans une quinzaine de jours. De là on voit la rue, et pour peu qu'on sorte sur le devant de la maison, sous le néveau pavé de pierres rondes et polies, se profile l'église

et son clocher. Le soleil n'arrive ici qu'en après-midi. Où il inonde les premières planches de la grange marquées encore par les fers des chevaux. Me semble revoir Louis. Ce ne devait pas non plus être un féroce au boulot. On avait un peu les côtes en long, dans cette famille. Charmantes gens par contre, que la culture, musicale surtout, et la vie pas trop compliquée, fascinaient plus que la terre et l'âpreté au gain. On vivait sur l'acquis. On allait tous ensemble gentiment vers la fin. Dégénérés en quelque sorte, mais dégénérés sympathiques. Plus que d'autres au village qui ne pensaient qu'à gagner des sous.

- Un bien petit idéal, disait mon père pour qui l'argent, tant qu'on en dépensait pas trop, ne comptait guère.

Des noeuds sur les planches. C'est mon affaire à moi que de les voir, de les caresser de l'oeil, gros comme des genoux, foncés, sur lesquels le pas des chevaux n'y a rien pu, juste un léger poli de surface.

Combien de stères Femil a-t-il commandés ? Pas des masses. Il n'est pas du genre à vous faire des réserves pour dix ans. Il vivote un peu au jour le jour. Probable aussi qu'il ne chauffe plus guère que sa cuisine où il se tient d'habitude. Une taupe dans sa taupinière. Un reclus dont la laiterie est l'un des derniers lieux publics où il se rend. Il y discute avec mon père. Il s'en approche à ras la figure, mal rasé toujours, et lui lance son souffle qui sent le vieux et la vieille maison. Quand même Emile parfois prend le train. Il descend en plaine, du côté de Lausanne où il a des parents. Il se met en costume du dimanche, toujours foncé, gris ou noir. On le rencontre sur le Crêt de la gare.

Pour l'heure allons-y pour quatre stères de bois, soit un moule. Pas de quoi passer une vie ici. Deux ou trois après-midi, rien de plus. Faits à la hache, la sienne qu'il m'a prêtée. Sur le tronc qu'il n'use plus qu'à y faire du petit bois.

Je suis bien dans sa grange. Une toute vieille. Trois siècles de vie agricole. Elle en a connu des chars de foin, celle-là. Des cents et des mille. De tous les coins des campagnes de ce village. Car en ce temps-là vous aviez une brique

par ci, un lopin par là. Rien de groupé. L'éparpillement maximal des parcelles qu'avait voulu le hasard des partages, des ventes et des achats. La terre se promenait d'une famille à l'autre au gré des situations. Oui, une grange de trois cents ans. Ils avaient déjà fané un siècle et demi avant que l'église ne se construise, en 1834, juste en face, de l'autre côté de la route. Ils le feraient encore un siècle au moins après. C'est dire si la maison est vieille. Plus précisément de 1691, date de l'incendie des archives de la commune, alors qu'officiellement le village n'était même pas encore constitué en fraction de commune.

Une grange désormais sans foin. Il y a longtemps qu'Emile a vendu sa dernière vache. La brouette à cadre avec laquelle il allait autrefois chercher de l'herbe dans son champ du Bugnon, a été remise au galetas ou dans un coin de l'écurie. Définitivement. N'y a plus de fumier non plus sur l'espace qui lui est réservé, à l'ouest de la maison, à côté de la route, en face du Bugnon, avec un tilleul pas loin, qui sent bon quand il fleurit. Un marronnier pousse en face de la fenêtre de la cuisine. Il crévera de vieillesse, pourri au milieu, alors qu'Emile ne sera plus.

Il y a un mur d'un mètre de haut autour de la place à fumier. Enfant je marche sur son faite pour en faire le tour. Dix fois, cent fois. L'église, le Vieux Cabaret, le tilleul, le fumier, le Bugnon, le mur du collège, le marronnier qu'il y a au coin de la cour, ce sont mes repères quand je rentre à la maison de chez la grand-mère. Dès cinq ou six ans. Des étapes. Un truc pour raccourcir une distance qui n'est longue pourtant que de deux cents mètres.

Je prends les plots, tchac, je coupe. Je jette en tas. Ensuite, c'est convenu dans le contrat, à genoux sur les vieilles planches pleines de noeuds, je l'entêche contre la paroi, du côté du corridor. Femile me fait la conversation. Il a le temps, il a tout son temps. Rien ni personne ne l'attend. Il a mis sa vareuse au fort tissu gris. On voit au-dessus son visage décharné, son cou d'où ressortent les tendons. Sa peau est parcheminée, grise et jaune. Il a un très mau-

vais rasage. Il sent bon le vieux!

Des propos anodins où j'essaye néanmoins de lui parler de vieilleries, de documents sur le village, de photos anciennes. Je m'y intéresse déjà. Le goût m'en est venu à rebouillir les vieux papiers de notre maison. Ceux de la tante Noni y compris. Je lui parle aussi de la longue-vue qu'il me doit. Comment est-elle ? Longue ? Avec on peut voir une souris qui court au bas des Brûlées ? Un renard au sommet de la Dent de Vaulion, une femme qui se déshabille dans la fenêtre de la plus lointaine maison du village ?

Fin fineau l'Emile. Il fait durer le suspens. Tout au moins avec moi. Car pour le reste... Ne m'en parlez pas, j'en souffre encore pour lui à l'heure qu'il est. C'est une histoire de marchands de vieux meubles. Moitié gitans, moitié truands, de ceux qui vous dépouillent les maisons, qui vous forcent la main, insistants et tenaces comme il n'est pas possible que l'on soit. Qui savent surtout où vous laissez traîner vos vieilleries. Une mémoire infailible. Le marché n'est pas conclu. Ils restent absents dix ans. J'en ignore la cause, c'est comme ça. Les revoilà soudain. Et bien, les canailles, ils n'ont rien oublié, ni de l'armoire ni de son emplacement. Ils y vont darre darre, à peine s'ils vous en demandent la permission sitôt débarqués dans la cour qu'il y a devant la maison.

Ils se rendent donc, ces bizus, chez ces vieux qui n'ont plus de moelle mais par contre beaucoup de vieux meubles de famille sommeillant dans tous les coins de leur grande maison, galetas, remise et fourragère. Avec une ruine au fond de l'écurie, pour y mettre les instruments de tonte et les vieux bidons rouillés, un vieux coffre du XVIIe siècle, sculpté et daté, mais tellement plein de bouse que même son constructeur ne le reconnaîtrait plus. Il est vrai qu'après si longtemps...

Ils les voient, ces renards, ces romanichels, ça leur fait tilt aussitôt. Ils n'y font pas allusion trop vite. Ils préparent le terrain. Ils vous saoulent de mots, ils insistent sur autre chose dont ils n'ont pas l'envie, vous ne voulez pas,

alors ce machin, là, dans le coin, que vous ne servez plus. Vous finissez par céder. Toutes les ruses sont bonnes pour surprendre les sots qu'ils ont en face d'eux. Ceux-là même, O mes aïeux! qui ne savent plus seulement ce que sont de beaux meubles. Faut dire qu'ils ne présentent plus guère, avec la crasse qu'ils ont dessus, et ces coups de hache qu'on leur a donnés dans l'angle, pour voir si elle était bien aiguisée, et ces clous qu'on a plantés dans les panneaux pour y accrocher une casquette dégoûtante, un chapeau plus misérable encore, une veste sans couleur dont le bas s'effiloche, une grande capote militaire qu'on met pour aller rapercher quand il pleut.

Avec l'Emile, voilà l'histoire, ça s'est passé comme ça. On va pleurer ensemble. On le mérite bien. Voilà les truands qui rappliquent. M'sieu Rochat par ci, M'sieu Rochat par là, vous savez comment ils sont.

- Allez, venez, on va boire un verre, puisque le bistrot est juste à côté.

Alors l'Emile suit ses hôtes d'une heure jusqu'au Cygne. Ils lui y tiennent la jambe, ils lui offrent même une seconde tournée.

- Que si, que si, ça ne vous fera pas de mal. Faut profiter pendant qu'on est jeune!

Et pendant ce temps-là, les autres de la clique, ils chargent. Un plein camion. Ils emportent le tout. Et quand c'est fini, ils sortent un billet de 20.- Et puis encore, ils rabotent le prix du verre qu'ils viennent de lui offrir.

Ah! ils connaissent leur combine à fond. Pas le premier, Femil, qui passe à la trappe. Ni le dernier. Ils seront des mille encore à se dépouiller de leurs vieux meubles de famille. A vider leur maison de pièces authentiques pour la remplir bientôt de bakélite et de formica qu'ils ont acheté à la Placette! Mais puisqu'ils furent aussi bêtes que ça, y a rien à dire!

A ce stade quand même, je parle de Femil, c'est vraiment la fin d'une maison. L'étape ultime. Après reste le cimetière, une tombe quelques années et puis plus rien. T'as pas fait un demi-siècle en terre, que voilà déjà la commune qui parle

de désinfecter! On n'est rien même dans la mort. La mort, Emile la connaîtra une année après, en 1964. Le Cygne brûle une nouvelle fois! Sa maison n'en réchappe que par miracle, à cause de Six-Sous qui a noyé pendant des heures la chappe à bise du Vieux Cabaret. Emotion. D'autres raisons aussi à ce que j'apprendrai bien plus tard, par ses nièces. Une semaine ou dix jours après on l'emmène au Replatet. Y a pas grand monde pour l'accompagner, mon père, quelques autres du village. Il n'a même pas pu finir de brûler le bois que je lui ai coupé.

Mais à cette débandade, nous autres nous n'y participons pas. Le champ devant notre maison, par exemple, qui lui appartenait, il nous l'a vendu un sacré prix, le vieux grigou. Il savait bel et bien le prix du m². Et pour cette longue-vue, il faut bien que je me décarcasse. Je ne l'ai pas encore d'ailleurs. Et ce n'est pas avec ce qu'il me montre, le bougre, que je rassure. Car en fait de documents, qu'a-t-il ? Que de vieux journaux d'avant-guerre qu'il me présente néanmoins avec des soins formidables. Des raretés qui apparemment valent autant que ses vieux meubles. Il est très soudain redevenu méfiant. Les renards l'ont dégrippé. Il s'accroche à tout. Il les cache donc où, ses richesses, cette vieille canaille de Femil ?

A quatre heures il m'apporte le thé. Dans un gros pot de faïence. Je ne regarde pas les tasses de trop près. Le thé est trop sucré, tiédasse, les biscuits sont dans une vieille boîte métallique, mous, presque en sciure. J'en mange un ou deux du bout des lèvres. Pas moi aujourd'hui qui vais faire les afonds!

J'ai vite fini. Je préfère encore bûcher mon bois. Tranquille. Bien dans la grange à Femil de laquelle j'entends sonner les heures au clocher de l'église dont je perçois même le déclic qui se produit juste avant que le marteau ne frappe la cloche. Il viendrait un bon orage que là je serais mieux encore.

Nous montons en son galetas. Le galetas du Vieux Cabaret, aussi vaste que la grande salle du village. Avec quelques rayons de soleil qui passent sous les tuiles pour éclairer de taches circulaires des coins d'ombre. Des toiles d'araignées un peu partout. La douce pénombre d'un lieu fascinant. Qui vit d'une vie silencieuse où sommeillent les vieux objets de cette maison dont l'usure et le vieillissement en est resté à ce dernier jour d'ouvrage où dès lors ils n'ont plus servi. La patine du temps et de la main de l'homme se décèle sur leurs manches pleins de poussière.

Il fouille un vieux coffre, l'Emile. Il rebouille. Il va tout au fond. Il cherche longtemps. L'aurait-il perdue ? Refilée aux gitans ? Mais non, elle est là, il me la sort. O douleur, O déception ! Mais elle est toute petite, ta longue-vue, vieux renard, grigou, c'est une parfaite escroquerie que tu me fais-là, tu m'as eu, tu m'as bien eu. J'ose rien dire.

- On va aller regarder dehors ce qu'elle permet de voir, qu'il dit.

Elle est protégée d'un étui de cuir noir. Trois éléments, pas un de plus. En aucune manière son canon de huit. Ni son frère ni même son petit-frère. Un truc vraiment de pas grand-chose. Tout juste si elle ne va pas rapetisser, que je pense.

Nous sommes donc là maintenant, à la grange, près de la porte. J'ai mon outil à la main. Je regarde le cadran de l'église. Je le vois encore mieux à l'oeil nu. Je fixe l'enseigne de la laiterie, idem. Juste un rien de netteté en plus. Ça fait peine.

Mais celle-ci, finie, terminée. Femil a refermé la grande porte de sa grange. Et plus jamais, non plus jamais, puisqu'il mourra l'an prochain, il ne la rouvrira. Et moi je n'irai plus lui couper son bois. Dommage. Car qui sait, peut-être aurais-je pu avoir la grande, la vraie, la seule qui existe au monde, son canon de huit, à la seconde coupe !

Tout ça, c'est la vie !